COMPTE-RENDU DES SÉANCES
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU SAMEDI 12 JANVIER 1952.

Président : M. P. Boyancé.

Membres présents. — Mlle M.-T. d'Alverny, MM. V. Alves, J. Bayet, J. Beaujeu, R. Bloch, A. Bourgery, P. Boyancé, E. Cavaignac, Mlle S. Corbin, MM. J. Couissin, A. Dain, M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, G. Fohlen, J. de Foucault, Mlle A. Freté, MM. J. Gaudemet, M. Gautreau, L. Gerschel, R. Goujard, P. Grimal, Mlle A. Guillemin, MM. J. Heurgon, A. Hubac, R. P. Hubert, MM. Cl. Jodry, R. Laborderie, Y. Lefèvre, J. Le Gall, H. Lévy-Bruhl, A. Magdelain, Cl. Margueron, Mme Margueron, M. J. Marouzeau, Mme Michel-Lévy, MM. R. Monier, R. Noiville, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. Parravicini, J. Perret, J. Perrot, H. Pflaum, J. Reinach, M. Ribaud, G. Rochefort, R. Salesses, W. Seston, H. Stern, Mlle A. Tachauer, R. P. M. Testard, Abbé F. Tollu, M. A. Vernet, Mlle J. Vielliard, M. R. Villers, Mlle J. Zimermann.

Installation du Bureau.

M. J. Heurgon, président sortant, remercie les membres de la Société de la bienveillance avec laquelle ils l'ont assisté au cours de l'année qui vient de se terminer. Il évoque les occasions où la Société a affirmé son souci de collaboration avec les organismes scientifiques et les savants de Paris, de province et de l'étranger, et retrace la série de communications, portant sur des sujets très variés (philologie, histoire des mots et des idées, histoire littéraire, histoire des institutions, épigraphie, archéologie, etc...), qui de mois en mois ont manifesté la vitalité de la Société. De ce bilan plus qu'honorable, M. Heurgon attribue le principal mérite à l'Administrateur, à qui il tient à exprimer, au nom de tous, la déférente affection de la Société. Il laisse son fauteuil à son collègue et ami P. Boyancé, avec un peu d'étonnement qu'il ne l'y ait pas précédé, et en lui souhaitant autant de chance, pour sa présidence, qu'il a pu en avoir lui-même.

— M. Boyancé remercie la Société, qui a bien voulu le porter à sa

présidence. Il lui exprime ses sentiments de dévouement. Il salue ensuite le président sortant, M. Heurgon, qui a assuré ses fonctions avec tant de bonne grâce et une compétence si variée. Il rappelle notamment le succès de l'excursion à Dijon et à Autun. Enfin, il exprime la gratitude de tous à notre Administrateur, à la fois *conditor* et *tutor* de notre petite république.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. P. Grimal présente des considérations sur *Properce et la Légende de Tarpéia.*

L'étude de la quatrième élégie du livre IV de Properce montre que le poète songe à des lieux précis. La « roche tarpéienne » qu'il chante ne doit pas être cherchée sur le sommet Sud du Capitole (le *Capitolium*), mais sur la Citadelle (*Arx*), qui domine le Nord du Forum et plus particulièrement le *Comitium*. C'est à l'emplacement de la Curie que Tatius a planté son camp, dans la tradition suivie par Properce. La source où la jeune Vestale va puiser l'eau rituelle est celle du Tullianum (dont le nom, en langue sabine, signifierait « la source »); la grotte consacrée à Silvain est l'une des carrières des Lautumiae, où poussent encore aujourd'hui des arbustes sauvages ; le sentier rocailleux est celui qui fut remplacé, dans l'antiquité, par les *Gradus Monetae* et les *Scalae Gemoniae*. Ces résultats, auxquels étaient déjà parvenu E. Pais, permettent de se représenter le spectacle découvert par Properce du point où il situe la rêverie de Tarpéia ; en particulier, de ce point, apparaissait la statue équestre de César devant le temple de *Venus Genitrix*. Or, en ce même endroit, Tarpéia voyait caracoler Tatius. Cette « surimpression » prend un sens nouveau si l'on songe que, par les *Marcii Reges*, César se vantait de descendre (en ligne féminine) de Numa et de Tatius. De plus, ce même fait explique l'importance accordée par le poète à Vesta dans le déroulement du drame. Vesta inspire à Tarpéia un amour sacrilège ; c'est que la faute de la prêtresse aura pour effet d'ouvrir à Tatius les portes de Rome, donc de fonder la cité double, Sabino-Latine, la véritable Rome. Numa sera l'organisateur du culte de Vesta, et c'est dans la lignée de Tatius que le culte de la déesse aura son premier pontife. Ainsi César, puis Auguste, accéderont au pontificat où ils se succéderont « en ligne féminine ». Properce, dans cette élégie, chante donc l'accession à la cité romaine des Sabins, et l'union féconde des deux éléments ethniques (Sabins et Latins) se réalisera pleinement à l'intérieur de la *gens Julia*, dont la fortune est, en dernière analyse, tout entière suspendue à cet amour de Tarpéia.

— M. P. Boyancé, président, félicite M. Grimal de l'ingéniosité de sa démonstration. Il observe toutefois que, si la partie topographique est

convaincante, la généalogie mythique de César est trop incertaine pour ne pas laisser de place au doute ; de même, la « surimpression » de Tatius et de César est du domaine de l'hypothèse.

— M. Jean Bayet souligne l'importance de la transmission du pontificat en ligne féminine et demande aux juristes présents leur opinion sur ce témoignage possible du matriarcat. Il se déclare intéressé par le caractère sabin de la légende et note l'introduction par le poète de ce thème racial à l'intérieur de son recueil. A la lumière d'une interprétation d'ensemble, le passage isolé par M. Dumézil et relatif aux trois tribus primitives prendrait peut-être une signification nouvelle.

— M. J. Perret rappelle que des fragments assignables à César prétendent fonder les droits de celui-ci au pontificat sur sa descendance albaine et sur le mythe de Réa Silvia. Cela n'est-il pas en contradiction avec la thèse présentée par M. Grimal? Celui-ci répond que le poème de Properce a pour objet non la propagande césarienne, mais les idées augustéennes. En fait, les traditions relatives au grand Pontificat et au culte de Vesta sont doubles : les unes attribuent ce culte à la métropole latine, les autres le font remonter explicitement à Numa. L'histoire de Tite-Live trahit sur ce point un embarras visible. La contradiction est donc inhérente à la tradition romaine elle-même, elle ne saurait fournir une objection contre la thèse présentée. — M. Bayet observe que les thèmes de propagande sont plus divers et souples qu'on ne le dit généralement, et qu'il ne saurait être question d'une doctrine fixée une fois pour toutes.

— M. P. Grenade rappelle que, pour faire allusion au Pontificat d'Auguste, ce texte ne doit pas être nécessairement descendu aussi bas que 12 av. J.-C. La survie sacerdotale de Lépide n'était qu'une fiction qui ne trompait personne.

II. — M. J. Heurgon étudie et commente *le besoin de vérité chez Virgile.*

Les études virgiliennes, depuis quelque temps, tendent à nous proposer deux images assez contradictoires du poète. Il reprend insensiblement la stature du poète-philosophe que le Bas-Empire vénérait en lui, et l'on s'attache à discerner, sous la beauté évidente des mots, le sens caché de la doctrine. Mais on lui prête aussi les traits du poète artiste, assez indifférent aux vérités qu'il professe. On se résigne à admettre, par exemple, qu'en combinant des sources contradictoires dans le livre VI de l'*Énéide*, il n'a pas senti le désir de réconcilier son Enfer terrestre et son Enfer céleste. « Les croyances sur le sort des âmes sont pour lui une sorte de mythologie qu'il utilise librement, dans un but littéraire, en leur

laissant une imprécision qu'il jugeait poétique » (F. Cumont, *Symbol. funér.*).

Une phrase de la correspondance de Virgile et d'Auguste, datée de 25 av. J.-C., semble bien confirmer, pourtant, l'impression que nous retirons de toute son œuvre, d'un homme scrupuleux, tourmenté par l'insatisfaction de soi, partagé entre la poésie et la vérité : « La tâche que j'ai entreprise est si considérable que ce fut presque de la folie, je crois bien, de m'y engager, *cum praesertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impendam* » (Macrob., *Sat.*, I, 24, 11).

Pour composer son *Énéide*, Virgile s'est livré non seulement à des études historiques et archéologiques sur les origines de Rome, mais à d'autres *studia*, qui ne pouvaient être que des recherches philosophiques (R. Heinze, *Virgils epische Technik*, p. 255, n. 1). Il a entrepris celles-ci dans l'intérêt de son œuvre (*ad id opus*) ; elles étaient d'abord subordonnées à l'usage poétique qu'il devait en faire. Mais il ne peut s'empêcher d'ajouter aussitôt qu'elles lui paraissent beaucoup plus graves (*multo potiora*).

En accordant à la philosophie la primauté sur la poésie et les autres arts, Virgile se révélait, une fois de plus, platonicien. Sa confidence, qui le montre divisé entre deux directions divergentes de l'esprit, reflète le combat qui se livrait dans sa conscience entre un Homère à la fois consciencieux et génial, et un Platon qui protestait, et qui finirait par avoir le dernier mot (*anno aetatis LII impositurus Aeneidi summam manum statuit in Graeciam et in Asiam secedere triennioque continuo nihil amplius quam emendare ut reliqua uita tantum philosophiae uacaret*, Donat, p. 7 B.).

Pour saisir quelque chose de l'évolution spirituelle qui se poursuit à travers l'élaboration de l'œuvre et parfois en contradiction avec celle-ci, on pourrait chercher, parmi les thèses philosophiques de l'*Énéide*, celles qui paraissent inédites, et qui par conséquent semblent le fruit de ces *alia studia*. Celle de la métempsychose ne manquerait pas de retenir l'attention. Il n'y était fait aucune allusion jusqu'alors, ni dans les passages les plus nettement pythagoriciens de la IVe Églogue, ni dans les vers du livre IV des *Géorgiques* (219 et suiv.) qui annoncent très exactement le discours d'Anchise à Énée (*Én.*, VI, 703 et suiv.) : ... *nec morti esse locum, sed uiua uolare / sideris in numerum atque alto succedere caelo.* Dans cette théorie de l'immortalité astrale, il n'y a pas de place pour la mort, mais il n'y a pas de place non plus pour la réincarnation.

Virgile sans doute n'avait pas attendu d'écrire l'*Énéide* pour en avoir connaissance : ce τόπος était passé depuis Ennius (*prooemium* des *Annales ;* cf. Lucr., I, 116 et suiv.) dans le domaine commun de la poésie. Mais thème poétique et thèse philosophique sont choses différentes, et

l'on peut concevoir que Virgile, avant d'être amené, par les nécessités de son poème, à y mettre en place la « grande machine » de la métempsychose », n'eût jamais pris conscience de ce que cette partie, peut-être ésotérique (F. Cumont, *Lux perpetua*, p. 206), de la pensée stoïco-pythagoricienne pouvait recéler de vérité.

L'essentiel, au surplus, n'est pas que Virgile eût trouvé, mais qu'il cherchât.

— Cette communication est suivie d'une discussion à laquelle prennent part MM. Boyancé, Beaujeu, Bayet, Marouzeau. M. Bayet analyse les sentiments de tristesse avec lesquels Virgile semble constater que toutes les âmes ne sont pas promises à l'immortalité céleste ; il ne pense pas que l'on ait le droit, à propos des anciens, de parler de foi au sens chrétien du terme. M. Marouzeau doute qu'ils aient été sensibles, comme les modernes, aux contradictions de leurs concepts religieux, et soucieux de faire à cet égard l'unité dans leur esprit.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 9 FÉVRIER 1952.

Président : M. P. Boyancé.

Membres présents. — Mlle M.-T. d'Alverny, MM. V. Alves, J. Andrieu, A. Aymard, J. Bayet, J. Beaujeu, P. Bellin, J. Béranger, J. Bérard, R. Bloch, B. Blumenkranz, A. Bourgery, A. Boutemy, Mlle S. Corbin, MM. J. Couissin, P. Courcelle, R. Curiel, A. Dain, Mlle M.-T. Derivière, MM. R. Dumaine, M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. de Foucault, Abbé Garaud, MM. J. Gaudemet, M. Gautreau, R. Goujard, P. Grenade, Mlle A. Guillemin, MM. J. Heurgon, R. P. Hubert, MM. R. Jumeau, R. Laborderie, Lamaison, Y. Lefèvre, J. Le Gall, Mme Margueron, M. J. Marouzeau, Mme Michel-Lévy, MM. R. Monier, R. Noiville, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, M. J. Perret, Mlle H. Pétré, M. H. Pflaum, Mgr L. Pichard, MM. R. Poncelet, R. Richard, M. Ribaud, C. Samaran, H. Stern, Mlle Tachauer, R. P. Tollu, M. R. Villers, Mlle Zimermann.

Communications du Bureau.

M. Boyancé, président, salue la présence à cette séance de deux membres étrangers qui ont souvent collaboré à nos travaux et nous ont libéralement accueillis au cours de nos excursions annuelles : M. A. Boutemy, professeur à l'Université de Bruxelles, et M. J. Béranger, professeur au Collège classique cantonal de Lausanne.